



**Picherot, Émilie. La langue arabe dans l'Europe humaniste
1500–1550**

Juliette Privat

Volume 46, numéro 3-4, été–automne 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110413ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v46i3.42718>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privat, J. (2023). Compte rendu de [Picherot, Émilie. La langue arabe dans l'Europe humaniste 1500–1550]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 46(3-4), 576–578. <https://doi.org/10.33137/rr.v46i3.42718>

© Juliette Privat, 2024



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Picherot, Émilie.

La langue arabe dans l'Europe humaniste 1500–1550.

Perspectives comparatistes 127. Paris : Classiques Garnier, 2023. 471 p. ISBN 978-2-406-14433-5 (broché) 45 €.

Une quarantaine d'années après l'ouvrage de Josée Balagna Coustou *Arabe et humanisme dans la France des derniers Valois* (Paris : Maisonneuve et Larose, 1989), *La langue arabe dans l'Europe humaniste 1500–1550* d'Émilie Picherot substitue significativement la préposition coordonnante par un « dans » plus inclusif. La perspective critique affichée peut sembler audacieuse : à rebours d'une Europe occidentale purement chrétienne et d'un humanisme avant tout gréco-latin, il s'agit de montrer que l'arabe est bien une « langue européenne » (16) et même « occidentale » (422). Le livre réévalue ainsi la place occupée par la langue arabe, non seulement dans la réalité géographique et sociale de l'Europe renaissante, mais surtout dans les milieux intellectuels italiens, espagnols et français. Pour ce faire, la chercheuse fait le choix de s'intéresser aux travaux et aux destins de trois intellectuels du début du xvi^e siècle, dont elle ne cache pas le caractère exceptionnel. *L'Arte para ligeramente saber la lengua arabiga* du religieux espagnol Pedro de Alcalá, la correspondance de l'humaniste flamand Nicolas Clénard et la *Grammatica arabica* du français Guillaume Postel constituent le cœur de cette étude centrée de façon significative sur des grammaires plutôt que sur des traités de controverse ou des récits de voyage. À travers ce corpus à vocation pédagogique, l'autrice entend d'abord sonder la période qui précède l'institutionnalisation des études d'arabe au xvii^e siècle afin d'en déceler les prémices. Ce corpus pédagogique pose surtout l'une des grandes problématiques du livre : peut-on, à la Renaissance, séparer l'arabe de l'islam ? Le parcours nous conduira à regarder d'un autre œil les rapports entre le monde chrétien et le monde musulman, moins étanches et moins antagonistes qu'il n'y paraît.

La première partie de l'ouvrage, « Deux tropismes anciens, l'Espagne et l'Empire ottoman », fournit une précieuse mise au point sur la connaissance qu'ont les Européens de l'islam et de l'arabe de la fin du Moyen Âge au début du xvi^e siècle, en s'attardant par exemple sur la *Confusión o confutación de la secta mahomética y del Alcorán* de Juan Andrés (1515). Les développements sur le statut des morisques espagnols après la chute de Grenade (1492) et sur la politique de conversions forcées menée par le pouvoir espagnol mettent en

évidence la réalité d'une présence arabophone familière en Europe de l'Ouest. Saisie dans ses derniers instants, cette proximité linguistique est pourtant peu à peu étouffée : dans leur quête de l'arabe, ni Nicolas Clénard, « arabisant » (133) acharné, ni Guillaume Postel ne trouveront de secours en Espagne. Les voyages et les efforts obstinés de ces deux intellectuels pour apprendre l'arabe, langue réputée « impossible », étayaient pourtant la thèse de l'autrice : un « humanisme différent », tourné vers « son héritage sémitique érudit » – la proximité entre l'arabe et l'hébreu ayant bien été perçue au xvi^e siècle –, était « encore possible alors » (167).

Intitulée « Deux traditions grammaticales pour deux usages », la deuxième partie se concentre sur le contenu des grammaires d'Alcalá et de Postel. L'autrice en compare l'organisation générale, les dispositifs d'apprentissage et le lectorat visé. Moins connu que son *Vocabulista*, l'*Arte* de Pedro de Alcalá a surtout été étudié d'un point de vue linguistique ; le travail d'Émilie Picherot ouvre ainsi des perspectives nouvelles sur ce texte riche. L'étude de la *Grammatica arabica* permet quant à elle de combler un manque bibliographique certain, le texte étant resté peu étudié par la critique postellienne. La chercheuse y élucide notamment la source arabe du traité de Postel : la *Grammatica* reprend en fait le *Taṣrīf* d'Al-Zanjani, un traité de conjugaison très diffusé dans le monde ottoman. Loin d'être une simple « grammaire de l'arabe », l'ouvrage de Postel apparaît alors comme la traduction d'une véritable « grammaire arabe » (234), même si elle est adaptée à un élève non-arabophone. En pointant l'ambition pédagogique de la *Grammatica arabica* et en insistant sur l'aisance du voyageur dans le monde ottoman, Émilie Picherot s'efforce en outre de nuancer la représentation de Postel en « érudit coupé du monde » (287).

Enfin, dans une dernière partie plus réflexive, c'est le « statut de l'arabe en Europe occidentale » (295) qui est envisagé. Émilie Picherot met ainsi en évidence les différentes relations à la langue arabe entretenues par Pedro de Alcalá et par Postel. L'analyse de trois manuscrits arabes rapportés par Postel et aujourd'hui conservés à la Bibliothèque d'État de Berlin donne une envergure nouvelle au projet de l'humaniste, qui, en sélectionnant ses sources, s'efforce de constituer une « bibliothèque arabe exemplaire » à destination de ses contemporains et de futurs arabisants. Ainsi, à partir des cas exemplaires d'Alcalá et de Postel, l'ouvrage d'Émilie Picherot contribue à modifier notre représentation des milieux humanistes occidentaux : si l'Espagnol tente de « séparer l'islam de l'arabe » (369), c'est l'islam lui-même que Postel s'efforce, dans un ultime paradoxe, de « désislamiser » (398).

Le livre s'achève sur l'éviction de la langue arabe hors de l'Europe occidentale, rejet matérialisé notamment par l'expulsion des morisques espagnols. En se tournant vers l'Empire ottoman plutôt que vers l'Espagne, l'institutionnalisation des études d'arabe au xvii^e siècle signe en fait l'« orientalisation » (28) définitive de la langue arabe. C'est le sens de ce parcours qui relie Pedro de Alcalá à Guillaume Postel, en passant par Nicolas Clénard, et analyse, à travers ces trois figures, le déplacement géographique et idéologique de la langue arabe, de l'Espagne « occidentale » vers l'« Orient » ottoman. Mais, loin de s'arrêter à ce constat, l'enquête rend finalement hommage aux tentatives de ces trois hommes. Ancêtres des études comparatistes, leurs ouvrages pointent les limites d'outils conceptuels contemporains comme l'hybridité et l'altérité, fondés sur une conception essentialiste de l'Autre, alors même que « [l]'arabe n'est pas une langue autre » (422). À l'altérité, Émilie Picherot propose ainsi de substituer l'altération, notion qu'elle définit comme processus de modification continue de l'identité et qui se trouverait au fondement de l'éducation humaniste. L'apprentissage de la langue arabe apparaît dès lors un cas exemplaire de ce consentement à l'altération.

JULIETTE PRIVAT

Aix-Marseille Université

<https://doi.org/10.33137/rr.v46i3.42718>